

Lecture

Laurence Mazza-Poutet

« Du gravier dans la bouche »
Histoire d'une vie d'Aharon Appelfeld

« Je n'ai pas l'impression d'écrire sur le passé. Le passé en lui-même est un très mauvais matériau pour la littérature. La littérature est un présent brûlant, non au sens journalistique, mais comme une aspiration à transcender le temps en une présence éternelle. »

Aharon Appelfeld.

Mon premier contact avec Aharon Appelfeld s'est fait non par l'écriture mais par sa voix, à la radio. Une voix chaude, calme et posée, parlant un hébreu simple, comme jamais je ne l'avais entendu auparavant. Puis est venu le choc de la lecture. Une écriture simple, avec des mots simples, épurée, à la limite de l'austérité, remarquablement traduite en français par Valérie Zanetti, qui en respecte la profondeur et toute la sensualité.

Aharon Appelfeld est né en 1932, à Czernowitz, en Bucovine (Roumanie) et sa langue maternelle est l'allemand. Il écrit que, quand il est arrivé en Israël à 14 ans, il ne pouvait « relier les mots en phrases ¹ ». À l'âge de 8 ans, après avoir passé quelque temps dans le ghetto où sa mère a été assassinée, il est déporté avec son père dans un camp de concentration, d'où il s'échappe. Il passe les années de guerre dans la forêt où il est recueilli par une prostituée et chez des paysans ukrainiens. Le langage était devenu dangereux pour lui, car il aurait pu trahir ses origines juives. Il écrit : « Sans langue tout n'est

1. Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2005, p. 118.

que chaos, confusion et peurs infondées [...] sans langue maternelle l'homme est infirme ². » Au-delà d'être sa langue maternelle, l'allemand était la « langue de sa mère ». C'est pourquoi l'allemand, pour lui, a pu ne pas totalement se confondre, comme pour d'autres, avec la langue des bourreaux. L'autre langue, l'hébreu, qu'il écrit et parle magnifiquement, lui a, d'une certaine façon, été imposée de force, et il lui a fallu alors surmonter le bégaiement et le mutisme, comme si, dit-il, il avait eu du « gravier dans la bouche ³ ». En effet, quand il arrive en Israël en 1944, il est exigé des nouveaux arrivants, ceux qui ont survécu à la Shoah, d'oublier leur langue maternelle, d'oublier ce qu'ils ont eu à affronter pendant la guerre. En Israël, il leur est demandé d'être des hommes forts, pour que les juifs ne puissent plus être assassinés sans résistance, « parce que loin d'occuper la place centrale, qui est désormais la sienne dans l'État d'Israël, le souvenir de la Shoah suscita longtemps une attitude de honte et de rejet ⁴ ». Appelfeld parle alors de « l'extinction de la langue ⁵ » en lui, et je propose d'écrire *lalangue* en un seul mot, puisque c'est sa langue maternelle dont il parle et qu'il lui était interdit de parler.

En Israël il n'était « ni d'ici ni de là-bas ⁶ ». Appelfeld ne sait pas relier son expérience européenne à sa vie en Israël, il ne sait pas, ne peut pas ignorer son passé. Il ne peut pas renaître en Israël comme si rien ne lui était arrivé, comme s'il ne parlait aucune langue auparavant. Or, à 14 ans, il lui est demandé de naître une deuxième fois. Appelfeld raconte comment chaque lettre de l'hébreu a été pour lui « une déchirure et un malheur ⁷ ». C'est de cette douleur de l'apprentissage et de l'appropriation du langage qu'il témoigne : « Que vais-je faire sans langue ⁸ ? » En fait, il lui a fallu trouver « un lien intime » avec l'hébreu. Et il l'a trouvé lorsqu'il s'est aperçu, pendant ses années à l'université, que les écrivains israéliens écrivaient dans les deux langues. Cela lui a fait l'effet d'un « tremblement de terre,

2. *Ibid.*

3. A. Appelfeld répond à Nurith Aviv dans son film *D'une langue à l'autre*.

4. Georges Bensoussan, *Un nom impérisable, Israël, le sionisme et la destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Seuil, 2008.

5. *Ibid.*, p. 122.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

signifiant qu'ici et là-bas n'étaient pas déconnectés ». Il lui a fallu relier les visions de l'enfance à sa nouvelle vie.

Le premier souvenir d'enfance qu'il évoque est comme un souvenir écran, un souvenir de fraises rouges et sa satisfaction à les manger. Les fraises, en allemand, *erdbeeren*. Qui ne se souvient du désir de fraises de la fille de Freud... Souvenir touchant... C'est de cette sensualité que témoigne l'écriture d'Appelfeld. Cette langue simple montre comment la langue tient au corps, aux sens, aux odeurs, c'est cela le lien intime avec la langue. Appelfeld rend hommage aux passeurs de la langue qu'il a rencontrés à l'université, au département de yiddish, « qui symbolisait la diaspora, la faiblesse et le relâchement ⁹ », Gershom Scholem, Martin Buber, et Shmuel Yosef Agnon, tous nés en diaspora et qui portaient douloureusement en eux leurs deux patries, et qui lui ont permis de réconcilier, en lui, le passé et le présent.

De son expérience Appelfeld a fait la matière de ses livres sans jamais se mettre en scène, ainsi qu'il le dit dans un entretien avec Philip Roth : « Moi, je n'ai jamais raconté les choses comme elles se sont passées. Tous mes livres sont bien, en effet, des chapitres de mon vécu le plus intime ; pour autant ils ne sont pas l'"histoire de ma vie" [...] Écrire les choses comme elles se sont passées, c'est se faire l'esclave de la mémoire, qui n'est qu'un facteur secondaire du processus créateur. À mon sens, créer, c'est mettre en ordre, trier, choisir les mots et les rythmes qui conviennent à une œuvre. Certes, la matière vient bien du vécu, mais au bout du compte, la création est un phénomène autonome ¹⁰. »

« À un âge très jeune, avant de savoir que mon destin m'amènerait vers la littérature, l'instinct me murmura que sans une connaissance intime de ma langue, ma vie serait plate et insipide ¹¹. » De cet intime de la langue, Appelfeld a fait une œuvre.

16 février 2010.

9. *Ibid.*, p. 158.

10. P. Roth, *Parlons travail*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004.

11. *Ibid.*, p. 128.